JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

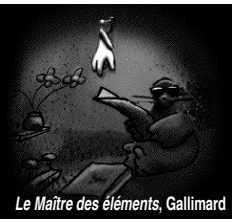
77

8 avril 2000
paraît six fois par an
treizième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

CD-rom ne s'est pas fait en un seul jour

Rêverie utérine



Le Maître des éléments, Gallimard

LA «fatigue des autres» m'envahit parfois. Bain d'odeurs dans le bus, tension dans la file d'attente à la poste, amertume de la ménagère qui change quatre fois de caisse à la Migros en espérant en avoir fini plus vite ; en somme partager toute la sainte journée ma destinée avec les autres m'épuise certains jours. En ces instants de faiblesse où les rapports avec mes semblables et le chaos qu'ils génèrent me poussent à la misanthropie, l'envie d'une promenade virtuelle peut me saisir, comme un retour vers l'utérus avec pour seul contact extérieur un cordon de téléphone…

De ma dernière errance dans le monde du tout à l'écran, j'ai rapporté deux curieux CD-Rom : *Puppet Motel,* de Laurie Anderson et Hsin-Chien Huang, et le *Maître des éléments*.

Puppet Motel est une envoûtante création de Laurie Anderson et Hsin-Chien Huang. Laurie Anderson, créatrice conceptuelle et musicienne technopop, est décrite dans les sites du net qui parlent d'elle comme *«an high-tech magician of multimedia performance art and a story teller»*. L'espace glauque et magique qu'elle a créé avec le designer Hsin-Chien Huang est effectivement à la hauteur de cette réputation. Le visiteur pénètre un lieu sombre, trouble, un lieu de mémoire rempli d'imprévus. Parti du Hall du Temps, il peut explorer les 33 chambres du Puppet motel. Courses d'ombres, ballet de masques, apparitions soudaines : dans chacune de ces étranges chambres, il découvre la galaxie magique de Laurie Anderson. Par des textes, de la musique ou des images introduites via Internet, le visiteur est aussi invité à squatter l'imaginaire de son hôte, et à réaliser des co-créations plus ou moins originales et réussies. Étrange expérience donc, création d'un art fugace. Mes mots sur une image qui n'est pas de moi, que je serais bien en peine de reproduire, mes mots qui s'effacent ensuite trop vite car je n'ai pas encore trouvé le moyen de les faire durer, de les enregistrer. Art interactif, art éphémère, rêverie solitaire, cauchemar utérin.

Suffit ! secouons-nous un peu

Le Maître des Éléments paru chez Gallimard Jeunesse est à première vue un jeu éducatif. Son graphisme sobre ainsi que le ton du récitant donnent tout d'abord l'impression d'entrer dans un jeu pour enfants, mais très vite détrompé par la complexité de l'aventure, l'utilisateur devra faire preuve de beaucoup de patience et d'acharnement pour percer les secrets de ce périple. Il doit traverser le monde de la Gravité, celui du Temps, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière et de la Nuit, y accomplir des épreuves et y résoudre des énigmes. Il lui faudra pas mal de perspicacité pour comprendre ce qu'il est censé faire d'abord, et une habileté certaine dans le maniement de la souris pour parvenir à surmonter les épreuves qui l'attendent telles qu'allumer une allumette dans le vent, faire sauter des crêpes ou jongler avec trois quilles. Ce parcours complexe oblige l'explorateur qui veut y progresser à mettre en pratique ou à dépoussiérer ses connaissances élémentaires en sciences… ça c'est le petit côté remue-méninges de l'aventure qui donne au tout une épaisseur bien venue. Et si vous faites comme moi partie du clan des impatients, je vous sors de ma manche un bonus : les clefs nécessaires à la progression vers la solution finale peuvent être trouvées sur le net en tapant *www.gallimard.fr* et en allant chercher dans la rubrique Multimedia de la page d'accueil les informations concernant *Le Maître des éléments*. Cela épargne quelques arrachages de cheveux, sans toutefois déflorer le mystère. Bref, c'est une aventure de plusieurs jours qui attend le voyageur, et qui peut être tentée plusieurs fois sans pour autant lasser.

Et enfin, quand saturée par cette indigestion de pixels, je regarde autour de moi, je n'ai plus qu'une hâte, retrouver mes semblables et me frotter à eux au propre comme au figuré.

A moi les discussions animées, les files d'attentes ou les bus surpeuplés, je ressors de ce cocon neutralisant, je suis vivante quoi…

A. B. B.

Laurie Anderson
Puppet Motel
Multimedia Gallimard
CD-rom Mac ou PC, 1996 ou 1997, Frs 99.90 ou Frs 66.60

Le Maître des éléments
Gallimard Jeunesse
CD-rom Mac et PC, 1998, Frs 69.70

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
Y-mêle :
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe :
www.distinction.ch
•
Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs
Europe hors-CH: 2.60 €
Collaborèrent à ce numéro :
Julien Binaire
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Théo Dufilo
Véronique Hervy
Martin Lasino
Maud Luisier
Jean Maillard
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Etienne Miéville
Lucien Mourvèdre
Jacques Mühlethaler
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin

Anne-Catherine Sutermeister
Sous les pavés, la scène
L'émergence du théâtre indépendant en Suisse romande à la fin des années soixante
En Bas et Theaterkultur, 2000, 279 p., Frs 39.–

Vous êtes quadra ou quinqua, et vous avez quelques souvenirs de vieux combattant gauchiste baba et culturel à narrer ? Vous avez été acteur, actrice, ou au moins spectateur dans le théâtre marginal ou militant ou métaphysique d'il y a quelques décennies ?
Vous êtes –situation moins enviable– rejeton ou rejetonne des personnes évoquées dans l'alinéa précédent, et il vous arrive d'être un peu las des souvenirs culturels ressassés par vos parents, lorsqu'ils fument leur énième pétard de la soirée entre copains défraîchis.
Voici de quoi rafraîchir les mémoires, et retrouver de nouvelles anecdotes ; voici de quoi ébahir vos vieux avec des épisodes qui leur sont sortis de la tête. Lisez *Sous les pavés la scène*, et les années 60-70 vont vous revenir comme une bouffée de candeur politique, d'utopie vécue, de puberté délicieuse ou puérile, d'esprit de sérieux et d'esprit de fantaisie. Création, liberté, transgression : autant de noms, autant de désirs fous, autant d'invocations sincères, autant de fétiches et de mots creux.
Au-delà des documents et des témoignages, quelques analyses bienvenues évoqueront les contradictions de ces théâtres que l'on n'appelait pas encore «off» : les styles, les expériences vécues, les situations financière et institutionnelle, sont tous l'expression d'une indépendance problématique, à la fois revendiquée et fuie.
Bref. Ça fait du bien de voir d'où l'on vient ; et ça fait du bien de voir qu'on n'en est plus là… *(J. B.)*

(Annonce)

Signature-lecture
avec
Anne-Lise Thurler
Lou du fleuve
Zoé, mars 2000,
135 p., Frs 26.–

Librairie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne
Le samedi 8 avril
de 16h00 à 18h00

«Le marché de l'eau fait saliver les investisseurs car il est très juteux.»
Pierre Lehmann, ingénieur-physicien, supra *RSR1-La Première*, 24 janvier 2000, vers 6h50

«Aujourd'hui, 85 % des bulletins de versement en circulation sont rouges, bientôt ils représenteront la majorité.»
Candidature collective de la rédaction, in *Le Matin*, 10 janvier 2000

«Il y a deux sortes d'ennemis du vin : ceux qui n'en boivent pas et ceux qui en abusent.»
Louis Mayer, secrétaire de la Fédération vaudoise des vignerons, in *24 Heures*, 15 janvier 2000

«La forêt reste le poumon et la garantie d'un développement durable.»
Simon Epiney, conseiller national, in *Coopération*, février 2000

«Ça m'est arrivé de me mettre les doigts pour me faire vomir. C'est un cercle infernal, si on met les pieds dedans, on ne s'en sort plus.»
Christel Borghi, championne suisse 1999 de patinage, in *dimanche.ch*, 6 février 2000

«Plus de détails lundi, tant il est vrai que les prédictions sont difficiles, surtout quand elles concernent l'avenir.»
Pierre Eckert, collaborateur de Météo Suisse, in *Tribune de Genève*, 12 février 2000

«Cette glace, c'est un phénomène propre à l'hiver.»
Marcel de Montmollin, responsable des Ponts et Chaussées du côté de La Vue-des-Alpes, in *L'Impartial*, 21 décembre 1999

«Ceux qui ont tout perdu n'ont vraiment plus rien à perdre, et la caravane de ceux qui ont encore quelque chose à gagner passe et décide d'aboyer avec les premiers.»
Thierry Coutaz, in courrier des lecteurs, in *24 Heures*, 22 février 2000

«Nos sociétés vivent mille révolutions silencieuses, il faut être à l'écoute. Et espérer que les pensées uniques cessent de nous empêcher de voir l'avenir.»
Charles Kleiber, secrétaire d'Etat à la science et à la recherche, in *Coopération*, 8 mars 2000

«Mais bien entendu qu'on peut faire plus vite ! Mais on est limité par le temps !»
Yves Christen, cons. nat. radical temporaire, supra *RSR1 La Première*, 28 février 2000, vers 18h50

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Courrier des lecteurs

La fin du fin

C'est pas pour dire, mais avec le printemps qui vient les chantiers fleurissent dans les parcs de nos bonnes villes.
Alors au lieu de se chipoter bêtement dans vos colonnes et dans les parcs publics, les joggeurs et les propriétaires de chiens feraient mieux de faire cause commune, et de lutter contre les investissements pharaoniques consentis pour les espaces publics de nos cités.
En effet, les habitudes des uns et des autres pourraient bien être mises à mal par des bouleversements fond sur fond et de fond en comble des espaces verts. Comment voulez-vous que nos amis à deux et à quatre pattes s'y retrouvent, lorsque le parc du coin est chahuté dans tous les coins, et qu'on ne peut plus faire les mêmes parcours qu'avant ? C'est perturbant, à la fin.

Frédéric Herrmann August Renevey,
économiste retraité
de Toutessens-de-Sux-Dessous

Le fin de la fin

Ces répliques et des dupliques, on s'y perd.
Est-ce qu'on pourrait savoir qui baise avec qui, dans ce courrier des lecteurs ? Bertrand Clarme, victime d'une jalousie suspecte de la part du rejeton Chessex, quitte Nicotine, qui a trompé Neil avec lui. L'un ou l'autre de vos correspondants semble se livrer aux plaisirs solitaires, ce qui leur facilite sans doute la vie.
Mais il y a l'autre Bertrand, le Vidoux qui cligne de l'œil et refuse les avances de Maud, de Maude ou d'Annie-Maude, dont l'une se prend pour Mercedes ; pourtant ce Bertrand-là semble bien encouragé à concrétiser par Pier et par les hourras indignes des vieilles dames lubriques que sont Berthe Menartro, Daniela Merre et Hortense et Pierrette etc.
Où en sommes-nous au juste ? C'est frustrant à la fin.

J. R. Kotouest,
d'une ker
entre Morbihan
et Finistère

La fin, enfin ?

Un de vos lecteurs fait le malin et prétend avoir un tic de l'œil gauche. Permettez-moi de lui faire part de mes réserves expresses. Ce n'est pas parce qu'on est affublé d'une telle tare que l'on peut se prétendre de gauche. Je dirais même que les entraîneurs de volley sont rarement dotés d'une sensibilité et d'une fibre sociales –surtout féminin, le volley. Et je m'y connais, puisque je suis moi-même champion genevois de minigolf, et que je m'entraîne tout seul. On ne me la fait pas. Voir tous ces prétentieux faire de la démagogie pour s'attirer les faveurs du public et des filles, c'est écœurant, à la fin.

Charles Challandes,
de Plein les Vouattes

Le fin du fin

Excusez-moi de revenir à la charge, mais il me semble qu'un de vos lecteurs se pare des plumes du paon. Pour qui se prend cet énergumène ? Les sportifs n'ont aucune chance, lorsqu'il est question de séduction ; de toute façon, avec ce qu'ils ont pris, ils doivent être impropres à la consommation. Par contre tout baigne pour les assistants diplômés à l'Université, surtout en géographie quantitative urbaine et à temps partiel (20 %) : ils peuvent emmener leurs conquêtes en voyage d'études payé par l'Institut, et profiter du fait qu'ils ne sont pas tout le temps absorbés par la géo pour s'occuper à autre chose. Donc je vous prie de rectifier, et je ne vous assommerai plus de belles périodes ronflantes (puisque, même au lit, je ne dors pas avec les belles, et ne saurais être pris en flagrant délit de ronflement) : le Bertrand dont il est question dans votre dernière livraison, ce n'est pas lui, encombrant sportif, c'est moi.
D'ailleurs, depuis longtemps, nous avons conclu, Maud et moi. J'ai même conclu avec plusieurs autres, et, tout contre celle d'autrui, me sens de mieux en mieux dans ma peau. Point c'est marre de tous ces rabat-joie qui nous rappellent les mauvais souvenirs de notre adolescence insécure. C'est lassant, à la fin.

Bertrand Clarme

The Cook's Nook

Mrs. Beeton's Classic

Sir Arthur Conan Doyle makes one of his heroines say : *"Mrs. Beeton must have been the finest housekeeper in the world."* Following are some of her appreciated comments :
"Whether the establishment be large or small, the functions of the housewife resemble those of the general of an army or the manager of a great business concern.
Where there is a large staff of servants or a number proportionate to the work that is to be done in the house, there should be no need for the mistress to give any assistance.
…Servants who need their mistress at their elbows to see that they do their work are not worth keeping."
For our recipe, today we have chosen a tasty "Confit de fenouil à la cardamome" which will be a splendid garnish to Mrs. Beeton's famous "Sheep's head".
This confit of fenel recipe has been graciously given by the young French Chef Bruno Rossignol. *(V. H.)*

CONFIT DE FENOUIL
(4 PERSONNES)

1 litre de jus d'orange (frais ou en brique), 6 graines de cardamome, 2 anis étoilés, 25 gr sel, 50 gr de sucre, 5 gr de poivre : réduire de moitié.
500 gr de fenouil : couper, enlever le cœur, émincer.
Puis sauter à l'huile d'olive (5 minutes.)
Mélanger les fenouils et la réduction de jus d'orange.
Laisser mijoter doucement une heure.

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

«Je pense à elle – tout le temps». Dans les temps reculés des verts pâturages de mon enfance, j'écoutais, bien las, mon père parler du vieux temps où l'on s'aimait au fur et à mesure : d'abord «se fréquenter», s'appeler «schatzeli», se fiancer et cetera et cetera. Et je tuais le temps en bramant ma chanson, je passais le plus clair de mon temps à attendre d'elle un signal, je croyais à la patience et à la longueur de temps. Pardessus la haie, je contemplais, au moins la moitié de mon temps et au lieu de sarcler mon jardin et de couper mon bois, tous les jours et par tous les temps, l'horizon vers la ville où elle habitait.

En réalité je perdais mon temps à espérer qu'elle m'attende, qu'elle pense à moi de temps en temps. Elle, l'urbaine, elle travaillait à plein temps aux choses de l'amour, elle s'aventurait avec d'autres garçons, prenait du bon temps avec d'autres hommes ; je n'avais été, moi le paysan orageux, qu'un tout petit temps de pose, je n'avais guère imprégné le film de ses sentiments. Comme mon ringard de père et bien que son discours m'horripilât, j'étais en retard sur mon temps.

En deux temps trois mouvements elle m'avait oublié, si bien que revenu pour moi le temps de retourner en ville, elle se montra étonnée de me voir en face d'elle, transi et barytonnant. C'est ainsi que le temps fort de l'adolescence s'est transformé en temps mort, mort et enterré, et que ma chanson m'est définitivement rentrée dans la gorge. Au temps pour moi…

De temps en temps, il me vient à l'idée maintenant que pour faire une chanson d'amour, il suffit bêtement de parler du temps. Pas la météo et les nuages –quoique le gros temps et la couleur du temps…–, pas non plus le temps des cerises, encore moins les taons qui mordent, mais les désinences, l'instant et la durée, le coup de foudre, la passion, le bazar du toujours, du suspends-ton-vol (et casse-toi la gueule), la barbe de Saturne et son grain de sel. La guimauve qui plaît au fil de tous les temps, c'est la langueur et l'instantanéité des sentiments. J'y reviendrai en temps opportun, celui de conclure : «Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !»

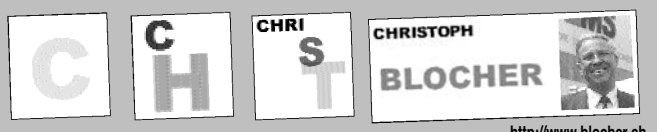
J'ai perdu mon temps, mais je ne regrette rien : je garde le dur désir de durer. Il me reste peu de temps, mais je l'ai tout entier, et j'en garde l'emploi — «tant l'écheveau du temps lentement se dévide». Cela fait belle lurette que je n'ambitionne plus, ni de temporiser, ni d'améliorer mon temps au championnat de la séduction. Les dames du temps jadis ont laissé place au temps de chien, au temps des assassins.

«Le temps ne fait rien à l'affaire» ? Tu parles : en même temps, il y a beau temps que tout le monde sait que l'amour se déroule en temps réel. Juste à temps, comme l'économie, car après l'heure c'est plus l'heure. «Avec le temps, va, tout s'en va.»

T. D.

La vérité est sur le ouèbe

L'apparition de notre sauveur en 5 tableaux



http://www.blocher.ch

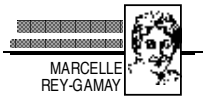
Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, l'ouvrage anonyme et ploutophobe intitulé *Freie Republik Freienbach* était une pure imposture, certainement inspirée par l'envie.

LES ÉLUS LUS (XLIX)

Grand Guignol

Un envoi à tous les ménages suisses déclenche des scènes de ménage sur la scène fédérale : on reproche au texte de rapprocher noir sur blanc « socialiste suisse » et « national socialiste ». Y a-t-il plus belle réussite pour un humoriste que d'être pris au sérieux par les adversaires de ceux qu'il caricature ?



MARCELLE REY-GAMAY

Plus notre amuseur national dénonce en les imitant l'égoïsme, la grossièreté, l'ignorance satisfaite, plus il déplaît, paradoxalement, à ceux qui cherchent à dénoncer cette bêtise suisse, comme s'ils en participaient eux-mêmes.

Certes les Suisses romands sont plus sensibles au caractère burlesque du personnage puisqu'il a adopté en français l'accent de son prédécesseur, le regretté Emil. Mais comme il s'agit en l'occurrence d'un écrit, certains Welches ont tout de même tiqué.

Et pourtant, il faut être déjà bien déprimé pour prendre au premier degré un texte qui se place d'emblée sous le signe de l'humour. Le titre, « Les sept secrets de l'UDC », fait pompeusement allusion aux sept piliers de la sagesse, aux sept merveilles du monde, aux sept péchés capitaux… Le sous-titre entre parenthèse, « strictement confidentiel », se moque ouvertement de ceux qui pensent qu'il n'y a de sens que caché. La division en chapitres ridiculise les rapports officiels apparement structurés : le premier secret est révélé dans le chapitre II, le deuxième secret dans le III, etc.

On se dit que si ce type faisait de la politique, avec le manque d'humour des Suisses,… s'il lui passait par la tête l'envie de de se mettre à la tête de ceux dont il se paie la tête à longueur d'années dans les grandes largeurs, il pourrait conduire le peuple des bergers comme des moutons dans les oubliettes d'un réduit national. Mais soyons tranquilles, un vrai humoriste n'ira jamais jusqu'à anéantir ceux dont il se moque, même pour leur donner une bonne leçon. Il y perdrait son fonds de commerce et risquerait de couler avec.

M. R-G.

Vie politique

L'art d'accomoder les dictionnaires

Version allemande
On entend par mouvement politique, selon le dictionnaire, un *«bedeutsames gemeinsames geistiges und weltanschauliches Bestreben einer Gruppe»*. Cela correspond exactement à l'UDC, car ses membres sont unis par une aspiration commune fondée sur une vision du monde, et importants, nous le sommes cependant de toute façon.

Version française
Selon le dictionnaire, un mouvement politique est une *«action collective tendant à produire un changement d'idées, d'opinions ou d'organisation sociale»*. C'est plus que vrai pour l'UDC, parce que ses membres sont unis par une vision commune du monde qu'ils veulent.

Version italienne
Selon le dictionnaire, un mouvement politique est une *«corrente politica ai cui appartenenti si riconoscono importanti comuni basi ideologiche e un comune programma d'azione.»* C'est exactement le cas de l'UDC, parce que ses membres suivent des bases idéologiques communes et entretemps nous sommes devenus de toute façon importants.

Version anglaise
Le dictionnaire Meyers définit un mouvement politique comme un *«significant joint intellectual and ideological endeavour of a group»*. Ceci est une représentation exacte de l'UDC, dont les membres sont unis par une idéologie commune et dont l'importance est entretemps devenue manifeste.

http://www.blocher.ch : Die sieben Geheimnisse der SVP.
(Nous avons gardé les définitions telles que Blocher les a utilisées dans les différentes versions.)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

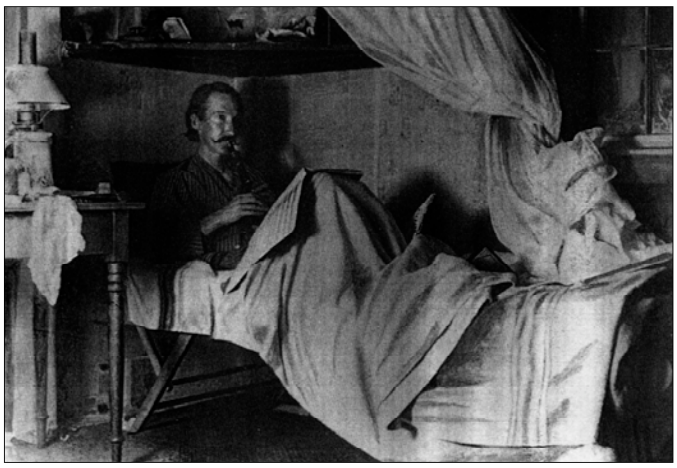
Idéologie de l'aube et du poème

Waikiki : c'était du pipeau !

LA puce à l'oreille, je l'ai eue en regardant *Arrêt sur images*, le dimanche 9 janvier sur La 5e. Peut-être aviez-vous aussi frémi à l'unisson des frères humains en voyant apparaître, le 01 01 2000 sur TF1, les premiers rayons de soleil atteignant l'autre hémisphère de la planète Terre? Dans les Mers du Sud, au ras de frémissantes vaguelettes, des cieux tout neufs nous naissaient dans une pâleur de début du monde, lavés des horreurs de la veille et porteurs de grand espoir pour l'avenir. C'était très émouvant, mais *Arrêt sur image* a révélé que ces premières aubes avaient été filmées euh… courant novembre. Ah. Pourquoi? Pour être sûr de pouvoir diffuser ce jour-là des images sans nuages. Silence.

Ainsi, nous sommes manipulés même pour des choses aussi basiques et aussi innocentes, dans le sens où elles ne portent pas (ou plus) à conséquence, que la cosmologie. Qu'on nous trompe avec des hôpitaux irakiens, des charniers kosovars ou des mouettes bretonnes, c'est après tout de bonne guerre et nous ne récoltons que ce que notre paresse intellectuelle avait semé. Mais le lever de soleil! Que peut-on tirer idéologiquement d'un lever de soleil, merde?

Robert Louis Stevenson, grand voyageur et grand écrivain, consacra un peu de son talent, tout au long de sa vie, à la poésie. Fut-il un grand poète? La critique est sur ce point divisée. Entre les hystériques aficionados et Stevenson lui-même qui se considérait comme *«dénué du talent de poète»*, le *trend* général des critiques consiste à penser que l'ensemble de l'œuvre poétique est inégal, certes, mais qu'une lecture honnête et sérieuse est encore à faire. Le recueil de ses *Collected Poems*, however, compte près de cinq cents pages (ce qui indique que la piètre *self-estime* de l'auteur ne frustrait nullement son enthousiasme créateur) et comporte des poèmes de tous genres, des ballades écossaises aux comptines pour enfants. Ce recueil des *Songs of Travel*, publiés en 1896, soit deux ans après la mort de RLS, recense une cinquantaine de poèmes et de dédicaces écrits on ne sait trop quand ni où, sauf pour quelques-uns qui portent la trace des Mers du Sud, avec des indications du lieu de rédaction telles que Tahiti, Honolulu, Molokai, Apemama ou *«À bord du schooner Equator»*. Ce recueil est aussi le premier, nous dit l'éditeur, à être traduit en français. Un éditeur qui a, quant à lui, choisi son camp: *«Robert Louis Stevenson, grand romancier que l'on connaît, est également un grand poète»*, lit-on sur la quatrième de couverture. Plus bas: *«Le poème d'ouverture, "Le vagabond", est non seulement considéré comme l'un de ses meilleurs poèmes, mais encore comme l'un des meilleurs poèmes de la langue anglaise –l'un des plus célèbres aussi, que l'on retrouve dans d'innombrables anthologies de poésie anglaise»* (cette dernière partie de phrase ne figurant que sur la feuille de présentation destinée à la presse).



Robert Louis Stevenson flageolant à Waikiki.

Ce poème, dont les rythmes et les sons chantent un appel irrésistible à la route, est il est vrai adorable; en voici la première strophe:

Give to me the life I love,
Let the lave go by me,
Give the jolly heaven above
And the byway nigh me.
Bed in the bush with stars to see,
Bread I dip in the river –
There's the life for a man like me,
There's the life for ever

Mais les anthologies, les *Golden Treasuries*, les *Books of victorian Verses*, les *Pleasures of Poetry*, je les ai toutes faites et nulle part on ne trouve trace du «Vagabond». Contacté, l'éditeur m'a fait répondre que *«Borges en parlait dans l'un de ses ouvrages»* (mais de quoi n'a-t-il pas parlé celui-là?) et qu'on trouvait la référence de ce qu'il avançait *«dans un ouvrage qui doit être un dictionnaire de littérature anglaise qui s'appelle le Palgrave»*. Mais dans le *Golden Treasury* de Francis Turner Palgrave (1892!), il n'y a personne entre Spenser et Suckling.

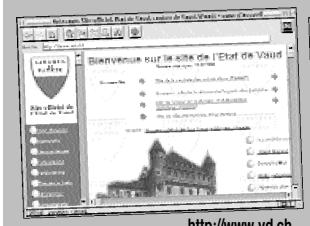
Lever de soleil, poème, est-ce donc si difficile pour nous autres consommateurs de vous appréhender dans votre sublime nudité?

M. Lu.

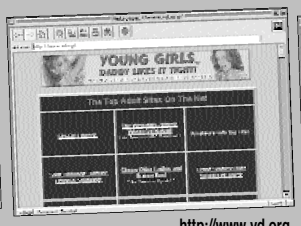
Robert Louis Stevenson
Chants du voyage
Les Belles Lettres, 1999, 168 p., env. Frs 25.10

État de Vaud sur Internet

Attention aux suffixes!



http://www.vd.ch



http://www.vd.org

http://www.vd.com

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Petits Mickeys et grands principes

André Juillard & Yves Sente
La machination Voronov
Blake et Mortimer, janvier 2000, 62 p., Frs 25.70

La bande dessinée européenne, au contraire de l'américaine, conserve aujourd'hui encore une réputation rassurante de petit artisanat, qui privilégie l'autonomie du créateur, scénariste ou dessinateur. Les salons, d'Angoulême à Sierre, les services de presse (ne parlons pas de critique: elle n'existe pas), les études (toujours platement biographiques): tout concourt à perpétuer le mythe du talentueux tâcheron accouchant, à la plume ou un pinceau, seul dans sa soupente, d'une œuvre magistrale et originale.

La reparution de la série *Blake et Mortimer* est la plus éclatante démonstration de la naïveté profonde d'une telle vision. Au départ, il y a l'investissement considérable consenti par un éditeur (Dargaud, par ailleurs gravement affaibli par la perte d'Astérix) pour prendre possession des personnages. Les nécessités de la rentabilité l'obligent bientôt à doubler une première équipe (Van Hamme/Benoît), incapable de tenir le rythme de production. La fabrication est elle-même calibrée pour correspondre aux analyses de marketing: on embauche comme scénariste un directeur de collection aux éditions du Lombard, lui-même supervisé par un *script doctor* (belle profession qui, si j'ai bien compris, est à l'écriture ce que le commissaire politique était au matérialisme dialectique). Point culminant: une occupation des médias à grande échelle, destinée à écouler un tirage ahurissant de près de 500'000 exemplaires (le précédent épisode avait atteint le jackpot de 700'000).

Le résultat de tant de professionnalisme: un album ennuyeux, verbeux, construit sur une trame de guerre froide laborieuse (une sorte de Le Carré biscornu et passablement naïf). Les héros sont plats, même Olrik qui nous revient en pâle agent subalterne et effrayé du KGB. Tant de contraintes ont pesé sur ce récit qu'il en perd tout intérêt. Même le dessin est contaminé par cette atonie mercantile: Juillard, illustrateur imaginatif d'un seizième siècle de fer et de sang (*Les sept vies de l'épervier*, Glénat), se révèle mollachu et peine à remplir les cases avec des personnages raides comme la garde de Buckingham.

Et surtout, défaut qui minait déjà la précédente tentative(*L'affaire Francis Blake*), l'amateur de BD regrettera l'absence de dimension onirique, d'éléments fantastiques ou de science-fiction, remplacés par un réalisme conventionnel, probablement censé coller à la nostalgie de quinquagénaires assoupis. Déception.

Jacques Tardi & Daniel Pennac
La débauche
Gallimard, janvier 2000, 78 p., Frs 27.40

Une BD sociale –mais pas réaliste– est donc possible. On se réjouira de la démonstration. La débauche dont il est ici question est celle qui remplit les files d'attente dans les offices de placement, qui détruit les corps et les âmes, qui mine la société des hommes. Signe de qualité, cet album regorge de signes d'actualité, au lieu de reproduire des décors déjà vus mille fois. La TV est omniprésente; l'iMac et la Smart font leur apparition; la décervelante charité médiatique est également là, qui embrume la brutalité de tous les aspects de la vie sociale.

Tardi paraît revivre avec ce scénario, qui le sort un peu de ses obsessions feuilletonesques ou horrifiques. Le résultat est beaucoup plus fort que les adaptations qu'il fit autrefois de Manchette, Malet ou Daeninckx. Pennac perd un peu de sa suavité parfois agaçante, grâce à ce dessin rude, parfois sommaire.

Cette opération éditoriale de Gallimard a atteint l'impensable: une BD en première page du *Monde des Livres*. Stupéfaction.

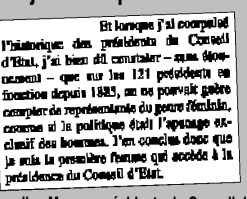
Comix 2000
L'Association, 1999, 2000 p., Frs 99.–

L'objet est étrange, il ressemble plus à un Larousse ou à un antique bottin téléphonique qu'à l'idée qu'on se fait communément d'un album de BD. Avec ses trois kilos, il vous fait ployer l'avant-bras ou vous enfonce la cage thoracique si vous avez commis l'erreur de le feuilleter en position horizontale. Seul un lutrin en permettrait une lecture aisée. Quel est donc cet ouvrage hors norme?

L'Association, ce collectif d'auteurs dont le plus connu est Lewis Trondheim, avait lancé début 1999 un appel d'offres pour des courts récits en noir-blanc, muets (édition internationale oblige) et ayant pour thème le bilan du siècle. Si l'apport historique n'est pas vraiment décisif, les 2000 pages que L'Association a sélectionnées dressent un panorama sans équivalent de l'état de la BD contemporaine. du moins celle qui est plus expérimentale que commerciale. Il y a certes dans ce catalogue de 324 auteurs de 29 pays à voir et à mâcher, les planches naviguent fréquemment entre l'amateurisme et le marginalisme le plus échevelé. Mais, alors que la quasi-totalité des revues de BD ont périclité, quel éditeur prend encore aujourd'hui le risque de publier des auteurs inconnus? Interrogation. *(M. Sw.)*

Champignac d'Argent 1997

Toujours en pleine forme!



Et lorsque j'ai compulsé l'historique des présidents du Conseil d'État, j'ai bien dû constater – sans étonnement – que sur les 121 présidents en fonction depuis 1845, on ne pouvait guère compter de représentants du genre féminin, comme si la politique était l'apanage exclusif des hommes. J'en conclus donc que je suis la première femme qui accède à la présidence du Conseil d'État.

Jacqueline Maurer, présidente du Conseil d'État vaudois, in *Nouvelle Revue et Journal politique*, 28 janvier 2000

Pas fumeux, fumeux

Donald Westlake
Smoke
Traduit de l'américain par Marie-Caroline Aubert
Rivages, février 2000, 403 p., Frs 40.70

Le presque septuagénaire et toujours prolifique Donald Westlake, les années passant, semble orienter sa verve narrative et sa passion pour des personnages entraînés dans des projets abracadabrants vers l'examen, décapant, des incidences criminelles de quelques problèmes sociaux. Après –dans l'ordre chronologique des traductions françaises– le sensationnel *Le Couperet* (même éditeur, cf. *La Distinction* n° 70), qui relatait les moyens que n'hésite pas à se donner un cadre au chômage contraint de retrouver un emploi, Westlake s'attaque aux méfaits du tabac. *Le Couperet* était un roman féroce mais grave, ou grave mais féroce. Avec *Smoke*, on retrouve, on ne s'en plaindra cependant pas, la loufoquerie bien ordonnée qui a fait la gloire de Westlake.

Le jeune Freddie Noon a un long passé de voleur derrière lui. D'abord par besoin : issu d'une famille nombreuse et pauvre, il a commencé, enfant, par chiper des jouets dans les magasins ; adolescent, fréquentant un collège où la drogue circulait sans entraves, il a commis mille larcins afin de calmer sa dépendance. Arrêté à maintes reprises, rééduqué à maintes reprises, mais libéré de la drogue grâce à un surprenant conflit idéologique au sein de la prison, Freddie a fini par découvrir sa voie : être un voleur par principe. Ô certes un voleur de modeste calibre, qui exerce ses talents contre des bureaux, des commerces, de quoi dérober du matériel à haute valeur ajoutée vite revendu à un fourgue sans scrupules qui récolte au passage une commission inique, de quoi mener une existence insouciante avec sa petite amie, une assistante dentaire qui travaille quand elle ne peut pas faire autrement.

Quoi de plus simple en apparence, une fois les lieux repérés, que pénétrer les locaux d'une unité de recherche pharmaceutique ayant pignon sur rue à Manhattan ? La surveillance y est lâche, le matériel à dérober semble de qualité. Manque de chance pour Freddie, il est surpris en plein travail par le couple de chercheurs qui dirige le laboratoire. Deux hommes qui s'aiment, qui aiment la recherche médicale, et surtout *«la recherche orientée vers rien»*, dotés l'un comme l'autre d'une *«aptitude illimitée à l'ingéniosité et au subterfuge face au regard soupçonneux du monde extérieur»*.

Leurs travaux font le bonheur des patrons de l'industrie du tabac comme ces derniers font le bonheur des deux savants, en les arrosant de subventions afin qu'ils puissent *«produire tout et n'importe quoi qui fût susceptible d'aider la race humaine dans sa lutte contre ce fléau qu'était le cancer, sauf, bien entendu, de nouveaux éléments conseillant d'arrêter de fumer des cigarettes»*. Gratifiés de force moyens, les deux médecins se sont ainsi engagés dans des investigations portant sur le… mélanome. Opiniâtres, ils ont, chacun, mis au point une formule qu'ils n'ont pu pour l'heure qu'expérimenter sur des chats, et qui ont l'une comme l'autre la vertu de rendre translucide. La visite d'un cambrioleur constitue la chance de leur carrière. Freddie Noon a dès lors le choix : soit il est remis à la police soit il teste les potions magiques.

Sans hésiter, le petit truand se prête à l'expérience, laquelle s'avère positive sur le plan de la recherche scientifique : Freddie est devenu invisible. Une aubaine en vérité, commence-t-il par se dire, après qu'il est parvenu à s'échapper du labo. Pour s'adonner à sa vocation de voleur, dans sa nouvelle condition, il n'aura désormais plus besoin de se livrer à des effractions, dont il sait qu'elles sont durement punies à New York. Et la prison, Freddie ne la connaît que trop.

Reste que devenir un homme invisible n'est pas sans causer de dommages collatéraux. Comment continuer à plaire à sa petite amie ? Comment se déplacer dans la foule de New York, dans les espaces confinés des bijouteries que l'on s'apprête à dévaliser, comment éviter de se faire interpeller en public par des aveugles qui s'obstinent à vous faire la conversation ? Et surtout, outre une police logiquement aux trousses d'un voleur et des bricoleurs de la science soudainement soucieux de déontologie médicale, comment échapper aux aigrefins qui s'intéressent de près à un cas exceptionnel qui pourrait générer bien des profits, par exemple… pour l'industrie du tabac ?

Smoke est peut-être la millionième variation sur le thème de l'Homme Invisible. Ce gros roman qui prend son temps sans perdre son rythme, brillant et ironique exercice d'observation des gestes et des passions humaines, nous rassure quant à la santé littéraire du vieux Westlake. *(G. M.)*

La cage aux fioles

Tous menuisiers ?

C'EST ainsi qu'un vigneron vaudois m'exprimait récemment sa mauvaise humeur devant la dérive des vins élevés en barriques. En effet, à l'heure de nommer sa cuvée spéciale de pinot noir élevé en barrique –au demeurant très réussie–, il s'interrogeait sur le nom à lui donner : *«Je ne peux quand même pas l'appeler pinot noir barrique. Je ne suis pas menuisier.»* Il trancha alors, et ce fut pinot noir réserve.

Cette allusion au succès commercial de mentions sur l'étiquette telles que «vieilli en fûts de chêne» ou «barrique» est bien sûr à mettre en rapport avec le goût d'une partie grandissante du grand public pour les vins boisés, au sens propre du terme. Des vins dont l'expression aromatique se réduit plus ou moins exclusivement à un spectre allant des odeurs désagréables de vieille planche mouillée (cuvée barrique bon marché réalisée avec des vieilles barriques) aux effluves écœurants de vanille beurrée (cuvée barrique de luxe réalisée avec des barriques neuves).

Ainsi, ce qui au départ était un contenant capable d'échanges gazeux très particuliers permettant une micro-oxygénation du vin s'est transformé en un artifice destiné à modifier de façon outrancière la gamme aromatique du vin en couvrant l'expression du cépage et du terroir par ces arômes standardisés. À tel point que certaines cuvées sont produites en cuves inox mais avec des copeaux de bois rajoutés afin de communiquer au vin ce goût de bois recherché par une partie importante des consommateurs. La découverte de ces arômes par le grand public est probablement liée au changement de mode de vinification survenu dans les années huitante qui a consisté à produire des vins aux tannins plus fins et moins astringents. Plus ronds, ils pouvaient être consommés plus tôt à un stade où ils sont encore marqués par leur passage dans le bois. Cette évolution dans les vinifications aurait dû s'accompagner d'un soin tout particulier dans l'élevage afin de préserver un équilibre vin/bois dès les mois qui suivent la mise en bouteille. Évolution dans l'élevage, il y a eu, mais dans la plupart des cas elle a consisté à renforcer ce déséquilibre.

D'autres bois

L'élevage du vin sous bois n'est pas nouveau, bien sûr, mais la plupart des régions productrices n'ont recours aux barriques à proprement parler –un contenant de 225 ou 228 l– que depuis peu. Elles utilisaient traditionnellement des foudres en chêne pouvant aller jusqu'à 8000 l. Ceux-ci ont un rapport surface/volume beaucoup plus faible et de ce fait «boisent» beaucoup moins le vin. La majorité des vignerons ambitieux de ces régions moins connues ont troqué leurs foudres contre les barriques bordelaises, probablement après un séjour en Gironde. Ont-ils pensé un peu confusément que la qualité des bordeaux venait de leurs barriques ? Toujours est-il que même si certains l'ont fait avec succès, ils ont défini un nouveau style de vin, plus boisé.

D'autre part, les barriques utilisées ont elles-mêmes changé. Certains vignerons se sont mis à utiliser des barriques en chêne américain, deux fois moins cher. Mais ce dernier procure des arômes plus prononcés. Presque tous ont augmenté leur utilisation de barriques neuves. Autrefois quasi inexistantes, les cuvées 100 % fûts neufs se répandent à grande vitesse, leur seul obstacle semblant être leur prix important. Or les barriques neuves boisent beaucoup les vins et devraient être réservées aux seuls vins de garde. Si les meilleures de ces cuvées ont suffisamment de concentration pour espérer trouver une certaine harmonie au bout de quelques années de bouteille, leur prix les met souvent hors de portée du consommateur moyen. Celui-ci n'a plus alors qu'à se tourner vers des réalisations plus approximatives, dont le vieillissement ne fera que consacrer la suprématie du bois sur le vin.

On peut se demander pourquoi tant de gens apprécient et recherchent ces arômes boisés. Un certain flou sensitif de notre temps, notre odorat étant particulièrement peu entraîné dans notre société ? Son aliénation dans la recherche d'arômes simples et très expressifs, par habitude des produits industriels aux arômes synthétiques et aux exhausteurs de goût ? Et puis l'imagerie des barriques en chênes dans la cave voûtée en pierre réveille peut-être la nostalgie d'une production traditionnelle, d'une vie proche de la nature, d'où la mention sur l'étiquette «vieilli en fût de chêne» ?

Pour ma part, et sans adopter une position esthétique qui consisterait à juger de la finesse ou du manque de finesse de ces arômes, je pense que ces déséquilibres nient au contraire l'expression d'un produit de terroir (une association sol-plante-climat) lorsqu'ils prennent toute la place. En effet, on ne retrouve plus alors d'originalité du cépage, du sol ou encore du climat de la région de production. On se retrouve au contraire dans un schéma de production industrielle visant des produits standardisés, du fait que la particularité principale de ces vins (l'infusion de chêne) est reproductible presque à l'infini sans dépendre du lieu de production. Elle n'a en fait pour seule limite que la population de chênes, dont la vitesse de repousse est plus lente que celle de la vigne.

J. Ma.

Noir sur noir

Patrick Pécherot
Terminus nuit
Série Noire, 1999, 176 p., Frs 10.–

Dans l'attente de jours meilleurs, Mecker, le narrateur, ancien journaliste professionnel, survit chichement en exerçant des talents de polygraphe qui vont des chroniques mortuaires dans la presse locale aux fausses lettres de lecteurs pour revues roses ou presse du cœur. *«Je n'ai pas encore rédigé de vannes pour papier de Carambar, mais je ne désespère pas.»* Il aime à paraphraser l'anarchiste Georges Darien, qui faisait dire à son *Voleur* : *«Je fais un sale boulot, mais j'ai une excuse, je le fais salement.» «Mon excuse à moi,* se justifie Mecker, *c'est de bosser sans style.»*

Au moins tente-t-il d'imprimer du style dans sa vie, faite d'amitiés solides, du souci de ses proches et de nostalgies tenaces, telle celle d'une époque effacée mais pas si lointaine, où le terme de cité, appliqué à la banlieue de Paris, suggérait des résonances mélodieuses de gouaille et de solidarité entre petites gens.

Les temps sont encore plus difficiles pour Le Goff, surnommé Groc par ses camarades de régiment, en fait le diminutif de «gros con», on est souvent délicat dans l'armée. Le soldat Le Goff-Groc, obèse, sentimental, gauche, un balourd en somme, n'a pas supporté de voir son sergent torturer un lapin. Il le tue de ses mains, prend –il est raisonnable– la fuite mais, au gré de l'auto-stop, a la malchance d'aboutir dans un parc Disney au moment où va se produire un attentat à la bombe. La déflagration meurtrière précipite une fillette dans ses bras. Le souci des autres, lapins ou enfants, anime également Le Goff, il reprend son errance, encombré désormais de la gamine.

Les médias, dans leur subtilité coutumière et leur peur de ne pouvoir expliquer l'origine des événements dont elles se nourrissent, ont vite fait de répercuter la version de certaines hautes sphères de la police française qui lient meurtre d'un militaire, massacre chez Disney et enlèvement d'enfant dans une même affaire. Le balourd passait par là, il est vrai. Pauvre Groc, cible idéale.

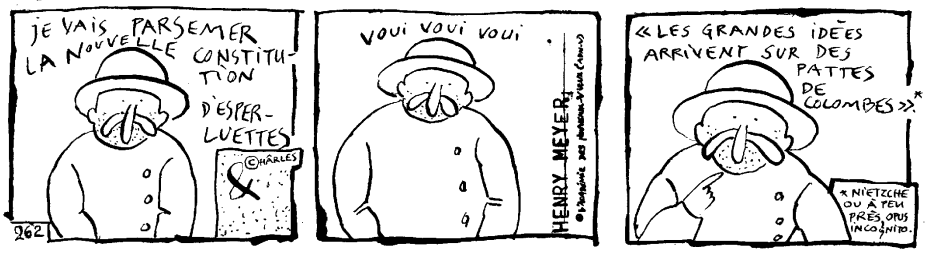
Si les choses étaient si simples ! Par amitié pour un Mecker d'autant plus efficace qu'il est désœuvré, en mal d'émotions fortes, un flic, voisin de palier du plumitif, chargé d'enquêter sur l'attentat et sur le rapt, l'associe à ses investigations. Celles-ci entraîneront le lecteur dans un Paris paralysé par une grève des transports en commun, et où, bénéficiant de hautes protections, manipulant des vendeurs de journaux à la criée, un mouvement d'extrême droite tente de créer le désordre pour installer sa propre vision de l'ordre.

Terminus nuit est moins le dévoilement d'un improbable complot que la relation, animée presque à chaque page d'une poésie sarcastique, du mal de vivre dans une époque où le lien social tend à ressortir du souvenir ou, plus grave, du concept sociologique. Ce qui n'en fait pas pour autant un roman didactique et rasoir, bien au contraire. Comme est cependant lointain le temps où les brûlots d'un Manchette, au-delà de la révolte, incitaient à un certain optimisme. Qu'est-ce qu'il devient noir, le roman noir ! *(G. M.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Ille-sur-Têt (Pyrénées-Orientales)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Bientôt à la TV

Sleepy Hollow

Dans ce conte traditionnel adapté par Tim Burton, on suit les aventures d'un excellent Johnny Depp dans la peau d'un flic mordu de criminologie au temps où la police se préoccupait plus de jeter le premier venu dans un cul-de-basse-fosse que de mener des enquêtes scientifiques. Et voilà le héros envoyé avec ses poudres à empreintes dans un village au stratus trop bas pour y dénicher celui qui raccourcit les habitants en leur tranchant net la tête au ras du cou.

Lui qui ne croit qu'en la raison raisonnante doit se rendre à l'évidence : il y a quelque chose qui cloche là-dedans. Et d'y retourner immédiatement. Malgré sa manie du cartésien, il finit par croire, avec les habitants du village, que le raccourcisseur n'a rien d'humain. Et d'un : tout est affaire de foi.

Lorsqu'on apprend que le trancheur de gorge n'est autre que le fantôme d'un cavalier sanguinaire qui bouta autrefois les Anglois hors d'Amérique, on a le deuxième élément de morale : les Zétasuniens sont les plus forts.

À quoi il est possible d'ajouter un troisième ingrédient de la potion magique : la donzelle dont tombe amoureux le Johnny l'inspire pour résoudre ce qu'il reste d'énigme policière. Pouvoir de l'amour…

Mais Tim Burton est un grand de Hollywood. Dans cette soupe grand public, il affligé le héros d'une trouille permanente face à tout ce qui peut lui arriver de fâcheux, dote les anciens pionniers de bouilles abominables et de vices divers, nous faisant prendre ainsi la distance adéquate avec ce show maîtrisé de bout en bout.

Le goût des autres

Faut-il trancher la tête de ceux qui ont mauvais goût ? Jean-Pierre Bacri, dans le rôle d'un patron de PME, subit pire châtiment lorsqu'il se fait ridiculiser par une bande d'acteurs de théâtre qui se paient sa tête de beauf moustachu amoureux d'une actrice. Il s'endort à l'opéra et prend Ibsen pour un coureur automobile, mais finit par se révéler amateur d'art à sa manière en commandant une fresque pour la façade de son usine.

Un thème comme moteur d'un film, ici le goût, présente le danger de tomber dans l'illustratif. Piège que le tandem Bacri-Jaoui n'a pas su éviter complètement. D'une liste de situations mettant le goût en jeu, ils ont retenu celles qui leur permettaient de mettre en scène un couple de bourgeois confrontés au monde de la culture branchée. Madame, épouse du beauf Bacri, fait dans la déco rose-bonbon, protège amoureusement son chien de compagnie qui mord tous les passants (goût des uns), tandis que le petit ami du metteur en scène est un peintre qui crache sur tout ce qui n'est pas «hip» (goût des autres). Et les sketches autour du même motif de s'enchaîner, plus ou moins drôles. Comme il se doit, le thème du goût est exploré dans la vie intime des personnages, les uns homo, les autres hétérosexuels, les uns collectionnant les amours de passage, les autres attendant le prince charmant.

Fantômas

Aucune faute de goût lors de cette projection à la cinémathèque suisse de cinq épisodes des aventures de Fantômas de Louis Feuillade (réalisés vers 1913) dans le cadre de la rétrospective Gaumont. Tout d'abord, aucune fausse note de la part de Malcolm Braff, chargé d'accompagner ces muets au piano, avec un à-propos et une imagination sans faille. Lui qui préfère les scènes au studio va depuis longtemps d'improvisation en performance, et se promène avec une grande aisance sur son clavier devant l'écran noir et blanc. Quant aux frasques de l'Ennemi public numéro un, on y apprécie toujours la cruauté des «apaches» de l'époque, les retours de situation, et les regards lourds de sous-entendus des flics à moustache que l'Ignoy<ble finit toujours par berner. *(J. M.)*

Portrait

"Je suis tombé sur la terre par hasard"

Photo: L. Santbo

Pierre-Alain Piantino

Photo: L. Santbo

«Et puis il y cet homme nu, ligoté...»

«JE suis tombé sur la terre par hasard», dixit Pierre-Alain Piantino. Cela ressemble, sinon à une excuse, à une distance. La même qui, bien avant qu'il ne se mette à l'ouvrage, m'intriguait et me séduisait. Une forme de recul, un genre de politesse insolente à cheval sur l'indifférence et la provocation, dont je ne parviens pas à savoir si elle s'adresse à lui-même ou aux autres. Ce retrait, de forte présence je précise, n'est peut-être que l'avatar d'une longueur d'avance. Que l'espace se situe devant et non derrière importe peu : qu'il lui donne forme me ravit.

Je connais Pierre-Alain depuis plus de quinze ans. Deux moments partagés en décembre dernier font néanmoins figure d'authentiques *rencontres*.

Lausanne, place de la Riponne, 3 décembre : il me présente une douzaine de statuettes exposées dans un couloir, entre tapis d'Orient et meubles de jardin. Cette proximité l'amuse ; sa progéniture, elle, semble l'intimider, sa paternité le confondre. Il y a de quoi : ses enfants ne sont pas beaux : ils sont vivants. Tous pores dilatés, ils transpirent de vie sous l'émail et témoignent de leur présence au monde dans une grimace d'extase et d'effroi mêlés que nuancent ou atténuent deux mains sur un ventre rond, un cou à ressort, l'autonomie d'une tête, un socle de pavé au bout de deux jambes filiformes. Et puis il y a cet homme nu, ligoté, ses deux mains ouvertes en éventail sur ses hanches aux rondeurs presque féminines. Tout y est de la vie et de ce qui ne l'est pas, ou plus, et qui n'est pas (encore) la mort : cet espace de folie, cette zone de retrait de tous les possibles, cette espèce d'espoir qui fait vivre, mais qui, paraît-il, fait vivre mal.

Aubonne, Poterie du Château-Verd, 19 décembre : maison ouverte, consacrée de la cave au grenier à l'artisanat : batik, peinture, bijoux, poterie bien sûr. Pierre-Alain évolue d'un pas de propriétaire, passant d'un étage à l'autre, plus rapide à présenter ses compagnons d'un week-end et leurs travaux qu'à conduire les visiteurs là où, pour la circonstance, quelques théières de son cru sont exposées. Théière-lampe d'Aladin, théière-éléphant, théière-Tour de Pise (une vraie cafetière) : de l'originalité, oui et, surtout, la même patte, la même sensibilité, heureuse de soumettre la grimace aux contraintes de l'utilitaire. D'aucuns y voient de la fantaisie ; pourquoi pas ?

Outre une émotion visuelle intense, je dois à Pierre-Alain Piantino un immense plaisir auditif et l'élaboration de mon vocabulaire : il m'a longuement parlé de la chamotte (sa manière de le chuinter confère à ce mot une saveur délicieusement érotique), cette argile broyée qu'on utilise comme dégraissant et qu'on ajoute aux terres en vue de réduire leur retrait.

Le hasard n'existe pas, certes, mais, reconnaissons-le, il fait parfois bien les choses !

***

Dans un poème magnifique, Nicolas Bouvier constate que *«Dans nos décombres/(…)/ Nous réparons encore la céramique/ Nous honorons notre raison sociale.»*

En lisant ces vers, je pense à Pierre-Alain, persuadé qu'il n'apporte *«rien de plus fragile que la fragilité à laquelle tout conduit.»* C'est beaucoup. Le poète Vladimir Holan ne me contredira pas : *«Il y a le destin. Tout ce qui ne tremble pas en lui n'est pas solide.»*

M. La.

Pierre-Alain Piantino : (021) 809 60 58 / E-Mail pap@freesurf.ch

À partir d'une image

Sous bénéfice d'inventaire

Un lavabo
Un porte-savon
Un robinet
Un siphon
Une poubelle
Un urinoir

Et une contrebasse

Une contrebasse aux toilettes
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Et pourquoi pas ?
J'ai connu des pianos de cuisine
Un harmonium à la cave
J'ai vu des trompettes sur l'armoire
de la chambre à coucher
Une mandoline en bibliothèque
Un saxophone au-dessus de la porte
et des guitares sur bien des lits

Photo: L. Santbo

Une contrebasse aux toilettes, ça n'existe pas, ça n'existe pas…

Des flûtes à bec dans les tiroirs
Et même un accordéon rempli de fleurs
aux portes du jardin

La musique, certains s'en plaignent, est partout : elle monte en ascenseur, elle descend dans la rue, plus bas encore, il faut le croire : aux toilettes. En l'an 2000, plus de silence : *la musica dappertutto*. Pardonnez-moi, fait la contrebasse. Un instrument, ce n'est pas la musique. ET vous le savez bien : l'homme est comme le lapin, il s'attrape par les oreilles.

M. La.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Pop and red stars

Ils sont fous ces Anglais

Agents soviétiques sans le savoir?r?

LE mystère de *«A Whiter Shade of Pale»* enfin élucidé ! Tel pourrait être le sous-titre de ce livre qui prétend avoir découvert, après des années de controverses, LE sens des paroles psyché du plus vieux tube à jamais gravé dans nos déhanchements langoureux et boutonneux.

Le postulat de départ des auteurs, pourtant quatre distingués professeurs de Cambridge (deux historiens, une sociologue et un linguiste), est un rien farfelu : écrite en pleine guerre froide (1967), la chanson n'aurait rien à voir avec des hallucinations pharmaceutiques, mais aurait été en réalité un message codé à l'intention de Moscou, et le plus fort c'est que les membres de Procol Harum eux-mêmes n'en auraient jamais rien su. Invraisemblable ?

Tout commença lorsqu'un étudiant de Mrs Pennyworth découvrit, à l'occasion d'un séminaire sur l'influence –réelle ou supposée– de la pop sur la réussite des mariages mixtes, que l'on retrouvait dans l'entourage du groupe la mention récurrente d'un certain Yvan Siniavski. Se faisant passer pour un poète en exil, celui-ci aurait agi dans l'ombre de nombreux groupes britanniques depuis le début des années soixante, en leur instillant ses vers dont l'étrangeté plaisait, mais qui n'étaient en fait que l'application rigoureuse d'un code espion *«élaboré pour plaire aux mœurs occidentales décadentes»*.

Documents à l'appui, les auteurs dévoilent qu'en 1966 de puissantes armes nucléaires russes destinées à frapper la ville de *Fandango* (Maryland) avaient reçu, non sans ironie, le nom de code de *«Vestal Virgins»*. Elles étaient au nombre de seize. Dès lors, les couplets *«We skipped the light fandango»* et *«I won't let her be One of the sixteen vestal virgins Who were leaving for the coast»* prennent en effet un sens insoupçonné jusqu'alors.

Les chansons qui portaient la marque souterraine de Siniavski n'avaient généralement aucun succès. Pour accomplir leur fonction, il suffisait qu'elles passent au moins une fois à la radio. Les espions préférant naturellement la discrétion, le succès mondial de *«A Whiter Shade of Pale»* fut une véritable catastrophe pour les services secrets soviétiques et Siniavski fut rapatrié, puis déporté à Vorkouta où il mourut rapidement.

On imagine le tabac et les remous que firent ce livre à sa sortie londonienne en février dernier. Journalistes et historiens sont actuellement sur les dents et vérifient point par points les sources des quatre de Cambridge. Une affaire à suivre.

M. Lu.

W. Attwater, M. Hay, R. Pennyworth & S. Perez
Beyond «Beyond The Pale»
Cambridge University Press, 2000, 366 p., £ 30.65
(à paraître prochainement en français).

De la trahison

Jacques Lederer
La nuit où Gérard retourna sa veste
Fayard, 1999, 197 p., Frs 29.60

Lors d'une grève dans une usine d'aviation, les militants du piquet s'aperçoivent que le camarade Gérard, l'archi-dévoué délégué syndical CGT, a disparu. A-t-il fui cette lutte qui s'enlise ? A-t-il baissé les bras ? Pire : il est parti draguer la sous-cheffe du personnel.

À la lecture de *Germinal*, la tradition républicaine et sociale voit en général l'héroïque lutte ouvrière s'incarner dans la mutation d'Étienne Lantier : le fils de Gervaise arrive vagabond à la mine et en repart militant syndical. Pourtant, plusieurs passages indiquent clairement que Zola avait de ce personnage une idée plus complexe. Tout comme Pluchart-le-délégué-de-l'Internationale, Étienne tente d'acquérir des avantages (essentiellement symboliques au départ), et ses sacrifices vont lui permettre de sortir de la condition ouvrière.

C'est bien là, plus que dans son intrigue, un peu longuette, ou ses personnages, usinés au tour, que réside l'intérêt du roman de Jacques Lederer. Il décrit, avec un luxe de détails qui confine à la cruauté, toutes les astuces, avantages et autres prébendes, conférés aux responsables syndicaux et para-syndicaux (comités d'entreprise, par exemple). Infime corruption, micro-détournements fonds, petits chapardages, entourloupes et abus de biens sociaux méthodiquement (que le patronat répertorie aussi discrètement que minutieusement pour s'en servir en temps utile) qui font penser à certaines descriptions du paradis des bureaucrates que fut l'URSS brejnévienne. *(J.-F. B.)*

Le fantasme du réel

Robert Crumb, *Kafka*, Actes Sud, 1996

«L'art imite la nature», énonça, en des temps très anciens, Aristote, sans que fût stipulé en quoi consistait exactement cette imitation. À la Belle Époque, le dandy Oscar Wilde répondit comme en écho différé par cette saillie spirituelle, laquelle décalait subtilement, en l'historicisant, le propos: *«La vie imite l'art.»*

Les termes de cette polémique peut-être vaine ou salonarde nous sont revenus en mémoire lors d'une relecture de *La Métamorphose* de Franz Kafka. Rappelez-vous: *«En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte.»* Méticuleux dans la consignation des événements qu'il relate, le narrateur prend soin de préciser plus loin: *«Ce n'était pas un rêve.»*

La suite est sue. Gregor se voit exclu du cercle des siens, frappé d'isolement et mis en quarantaine, condamné à la réclusion dans sa chambre dont les autres membres de la famille détiennent les clés. Alors que son rôle économique de soutien à ses parents et sa sœur n'avait jamais été reconnu, il va expérimenter pire que l'ingratitude. Dans l'œil des autres, dans le dégoût qu'il inspire, il découvre l'étendue de sa déshumanisation. Il vivra même l'épreuve de la spoliation quand sa mère et sa sœur viennent dans sa chambre le dépouiller de tous les meubles qui avaient constitué son décor familier et le rattachaient encore à son humanité antérieure déchue.

Malgré sa propension à attribuer spontanément aux dispositions domestiques que les siens arrêtent à son endroit l'interprétation pour eux la plus favorable, malgré les nombreux signes qu'il s'efforce d'émettre de son souci pathétique de les incommoder le moins possible, malgré ses tentatives réitérées de se rendre quasi-invisible, ses initiatives sont perçues au rebours et se retournent contre lui. Il a beau s'aplatir devant son père, incarnation de l'autorité dans son rutilant uniforme de nouvel employé de banque, il ne fait qu'attiser la fureur de celui-ci et aviver le plaisir que procure au vieillard ragaillardi la répression à laquelle il se livre aux dépens de Gregor, lorsque –escalade technique dans la terreur!– il le bombarde de pommes. De cet épisode pitoyable Gregor conservera un stigmate indélébile: le fruit pourrissant fiché dans sa chair.

Ce n'est qu'acculé aux limites du supportable que Gregor s'insurge consciemment contre l'avilissement qu'on lui impose, mais il est trop affaibli pour renverser la situation. Le réduisant à vivre dans la crasse et la puanteur de sa chambre transformée en cloaque, l'affamant insidieusement, sa famille lui a dénié tout vestige d'humanité. Au point que, ne sachant comment disposer de lui et jugeant impraticable de le déménager ailleurs, on l'accuse opportunément de vouloir occuper l'entier du domicile familial et l'on envisage qu'il faille l'anéantir. C'est la sœur bien-aimée qui formule en premier l'inéluctabilité de l'élimination: *«Je ne veux pas, face à ce monstrueux animal, prononcer le nom de mon frère, et je dis donc seulement: nous devons tenter de nous en débarrasser.»* Elle et ses parents seront cependant quittes d'avoir à rien entreprendre de concret, puisque Gregor, dévitalisé, étique, consent à sa fin et meurt de consomption.

Trompeuses anticipations

Ce bref récit que nous légua l'inquiétant génie de Franz Kafka renvoie, malgré l'évident parachronisme, aux contributions de Raul Hilberg à l'histoire de la Shoah, de ses étapes successives. Séparation, reghettoïsation, imputations de parasitisme et d'envahissement, marquage (l'étoile jaune), expropriation (l'aryanisation), recherche obstinée et malheureuse par les victimes (qu'on note un peu vite, quelquefois, de «passivité») d'une impossible conciliation avec les bourreaux, et, pour finir, extermination par le moyen des opérations mobiles de tuerie puis des «chaînes» de mise à mort conçues par des planificateurs débordés qui, du fait des développements de la guerre, imaginèrent une «solution finale» au problème que leur posaient les nombreuses masses juives passées sous leur contrôle, on reste stupéfait du parallélisme entre l'œuvre du Pragois, publiée en 1915, et les sinistres accomplissements de l'Histoire quelque vingt-cinq années plus tard. Alors, Kafka prophète ou, mieux, visionnaire?

Si cela était, observons qu'il n'est pas le seul. En pleine montée des périls, dans les années trente, Picasso s'attaque à déformer les visages. Il les soumet à toutes sortes de distensions et distorsions. Les oreilles, les yeux, la bouche se retrouvent à des endroits imprévus. Feignant de pratiquer une peinture figurative, Picasso, littéralement, *défigure* ce qu'il figure. Dix ans après, le rayonnement dégagé par la grêle canonnade qui avait retenti dans le ciel pur d'Hiroshima fit affluer aux cliniques de la ville martyre des victimes suppliciées dont les visages étaient des Picasso vivants.

Les artistes prophètes? L'idée flatte en nous cet invétéré besoin de croire en l'unité de l'être qui forme le fond de notre platonisme spontané. Ah si le monde relevait d'une symbolique universelle dont quelques initiés posséderaient les arcanes! Et s'il suffisait de capter à temps le message des artistes pour se prémunir contre l'épouvante!

Hélas, il n'en va pas ainsi. L'art ni le réel ne se répliquent mécaniquement. Le domaine de la création et celui des «choses» ne se correspondent pas point à point. Tout n'est pas *uniment* dans tout. Si Kafka est prémonitoire, il n'est nullement prophète. À la vérité, il n'a rien prévu ni prédit. Simplement, il a puisé dans la mémoire collective de son peuple tourmenté les traces émotives qui s'accordaient à sa sensibilité aiguisée, il les a réfractées selon l'indice de résonance d'un tempérament esthétique original. De là, il a produit un fantasme de la réalité. Il a poussé la métaphore que lui soufflait son génie jusqu'à son terme, l'a exploitée en plénitude.

Il est d'ailleurs aisé de pointer dans la fantasmagorie kafkaïenne ce qui ne trouve à s'encastrer nulle part dans le cours effectif de l'Histoire ultérieure. Ainsi, le mal subi et les souffrances endurées par Gregor procèdent des siens, au lieu qu'avec la Shoah le dommage fut infligé par d'autres (encore que le millénarisme nazi empruntât à une matrice religieuse périmée de ceux qu'il ambitionnait de détruire certain prophétisme catastrophiste, –ce trait le singularise d'autres entreprises comparables et commensurables, tels le génocide des Arméniens par les Turcs ou les hécatombes cambodgienne et ruandaise). Enfin le récit si visuel de Kafka est persillé d'humour grinçant et d'un sens acéré du burlesque qui nous fait souvenir que l'auteur est contemporain et sans doute tributaire de cet art muet du mouvement baptisé cinématographe, qui cultivait la pantomime et les pantalonnades. Or, l'indicible de l'horreur absolue qu'évoque le nom d'Auschwitz (l'*anus mundi* suivant les mots mêmes du *Hauptscharführer* Thilo) rend problématique tout recours à l'humour ou au burlesque, sinon pour confectionner à l'usage d'un enfant un conte de fée qui rende plausible la fable d'un sauvetage individuel, ce qui constitue pensons-nous l'argument du film de Benigni *La Vita è bella*.

L'interface métaphorique

Kafka donc, pas davantage que Picasso, n'a rien prévu ni prédit, parce que l'Histoire suit un chemin sinueux. Ou plutôt, elle est ce fleuve qui emporte avec soi ses rives et creuse son lit où il lui plaît. Ce qui s'y produit est redevable d'une raison nécessaire, non d'une raison suffisante, et ce serait suffisance de l'intellect de prétendre le contraire. Mais le travail de métaphorisation, loin d'être l'apanage des seuls artistes, engage notre rapport au monde, et il n'est pas inintéressant d'examiner cursivement quel emploi peuvent lui réserver les bourreaux, qui ne sont guère réputés se préoccuper du degré d'adéquation des postulats esthétiques à l'élucidation de la condition humaine.

Dès les années vingt Hitler, à l'instar d'autres avant lui, utilise à propos des juifs la métaphore de l'épouillage nécessaire, ou sa variante: la dératisation systématique comme remède à la pullulation ratière. Ce recours à un tel bestiaire obsédant et multiplicateur n'est pas une invention nazie, seulement une imagerie commode à disposition de quiconque doit impérativement récuser l'appartenance humaine de ceux qu'il projette d'anéantir. À ce stade, l'expression ne revêt encore qu'un sens figuré, et le détour métaphorique sert uniquement à exciter et entretenir la haine, ce puissant régisseur des émotions et de l'action.

Quinze ans plus tard, le totalitarisme agresseur, déchaîné et provisoirement victorieux réalise quasiment la transmutation de l'image et du mot dans la chose. Ce sont effectivement des poux ou des rats que les nazis se flattent d'éradiquer, quand ils se persuadent qu'ils épurent un corps sain des organismes étrangers qui le polluent ou le parasitent. Les juifs ne sont plus *comme* les poux; ils *sont* les poux. Par une sorte de putsch rhétorique, l'on a glissé du sens figuré au sens propre. La métaphore s'identifie au réel. Le délire fonctionne en boucle.

La défaite viendra annuler ce coup de force linguistique. Il est révélateur néanmoins, une vingtaine d'années après 1945, de contempler le même processus à l'œuvre chez un négateur exilé dans l'Espagne franquiste, le sinistre Louis Darquier dit de Pellepoix, ancien commissaire aux questions juives du régime de Vichy (où il succéda au «tiède» Xavier Vallat), qui se fit l'auteur d'un des plus macabres jeux de mots du siècle: *«À Auschwitz, on n'a gazé que les poux.»*

Qu'elles éclairent ou obscurcissent le ciel de notre présence au monde, les métaphores ne cessent pas d'accompagner la course énigmatique de notre passage sur terre.

L. M.

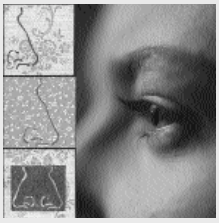
Franz Kafka
La Métamorphose
(suivi de Dans la colonie pénitentiaire)
Librio, 1995, 100 p., Frs 3.-

Raul Hilberg
La Destruction des juifs d'Europe
Fayard, 1988, 2003 p.,
Folio, 2 vol., Frs 21.60 le vol.

(Annonce)

Exposition

Nicole Goetschi
Peter Wehkamp



nez à nez

Du 29 avril au 20 mai
Vernissage le 29 avril à 11h00
Visite guidée-projections le 11 mai à 18h00
Décrochage le 20 mai à 11h00

À la galerie Basta! nez à nez. Ce sont Nicole Goetschi et Peter Wehkamp. Ils se sont rencontrés à Montréal, ils se retrouvent à Lausanne. Entre-temps, elle a poursuivi l'enseignement des arts visuels et développé une douce obsession de la série et de la multiplication (se souvenir de l'exposition *Les pâtés* à la galerie Basta! en 1996). À son tour, il a sillonné l'Allemagne, l'Europe (il est maître de dessin dans une école allemande de Bucarest) et cultive une joie appétissante et ingénieuse pour la photographie dont il met à l'épreuve l'objectif et le regard. Ensemble, ils ont choisi de s'exposer et de s'observer sans détours, à l'image des enfants innocents et impertinents qui vous fixent à vue de nez. Chacun de son côté, l'une et l'autre ont convoqué des supports-surfaces s'ignorant jusque-là mutuellement: les revêtements d'intérieur et le film photographique.
Nicole Goetschi a fait de la catelle et des échantillons de papier peint les éléments modulaires de son bricolage: dessiné, pressé, feutré. Tour à tour d'apparat, proliférant, standardisé, il est voué à la découverte des signes du nez et du nez des signes. Les frises, les carrelages, les tapisseries qu'elle arrange défient la séparation de l'art et du décoratif (ce mot qui condamne!), car si l'art convoite la vie, il faut qu'il puisse en frôler au moins l'épiderme, et non s'en écarter souverain et autonome (selon une certaine idée de la modernité).
Peter Wehkamp a cadré les visages et visé les aspérités de leur face: fine et large pellicule qui couvre, enveloppe, tient leurs figures. Il a suspendu ces images immenses, verticales, dos à dos. Mais, il s'est acharné aussi sur leur reproduction, magiquement électronique. Il l'a analysée en pixels, donc en minces fragments, produisant un effet de mosaïque, histoire d'introduire dans la trame grossièrement compacte de la peau le segment étranger de l'écriture, le signe arbitraire du (des) sens. *(Marco Danesi)*

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Merci patron

MARC Lamunière, patron «à la retraite» du groupe Edipresse (*Le Matin*, *24 Heures*, *TV Guide*, *Terre & Nature*, *Le T* –soit 47 % du quotidien *Le Temps*–, *Cocina Fácil*, *Guia del comprador de Coches*, *Przyjaciół ka* et tant d'autres titres merveilleux), aime la littérature jusqu'à la pratiquer. Pourquoi pas? Ce n'est pas plus sot que la pétanque ou la philatélie. Sa première œuvre, un recueil de nouvelles intitulé *Le Dessert indien*, publié sur le pseudonyme de Marc Lacaze (Seuil, 1996), n'avait pas échappé à la vigilante rubrique culturelle de *24 Heures* qui en fit l'éloge sur 300 cm², en des termes aussi choisis que fleuris: *«un écrivain d'une épatante vivacité», «l'esprit tordu et la douce folie poétique des vrais écrivains», «un humour très singulier, mental ou verbal, qui a pour ainsi dire valeur de position philosophique, du côté du stoïcisme épicurien»* (1) N'abusons pas des citations, le résumé est vite fait: dans les nouvelles du boss, tout est bon. Comme dans le cochon.

Culture

33

THRILLER ■ LA PEAU DE SHARON, FUTUR BEST-SELLER?

Trois signatures, un homme

L'auteur du livre s'appelle Ken Wood. Un pseudonyme qui cache à peine Marc Lamunière, ancien patron de presse. Il avait aussi écrit un recueil de nouvelles, en 1996, sous le nom de Marc Lacaze.

24 Heures, 5 février 2000

L'usage de la brosse à reluire nous valut quelques années plus tard un magnifique déroulement de tapis rouge entre deux archipontes de la même rubrique culturelle. L'un publiant, lui aussi, un recueil de nouvelles (Jean-Louis Kuffer, *Le sablier des étoiles*, Campiche, 1999), l'autre lui tressa une natte de compliments: *«la cinquantaine gourmande pousse JLK à rester le cœur ouvert et l'œil curieux», «marcheur infatigable, cherchant partout la beauté comme la bonté sur la Terre», «la pertinence de certaines citations, la force évocatrice de certains personnages, profondément émouvants» «la justesse de l'observation, la qualité de l'écriture», «le plus souvent, l'écriture se fait rivière de montagne, claire et fraîche, plutôt douce que sauvage, mais filant à toute allure vers le large monde»* (2). Le robinet à dithyrambes était manifestement resté coincé ce soir-là sur la position «débit maximum», mais le plus beau restait à venir.

L'an 2000 y est sans doute pour quelque chose, le troisième épisode de ce championnat de la reptation intellectuelle prend des allures de marathon: 608 cm² d'entretiens consacrés au thriller que publie, sous un nouveau pseudonyme, l'*«ancien patron de presse», «dont l'ironie mordante est aussi légendaire qu'héréditaire»*. Ce *«futur best-seller»* (Ken Wood, *La peau de Sharon*, Payot-Rivages –dont le PDG s'appelle Jean-François Lamunière–, 2000, 379 p.) est de prime abord frappé d'un sceau définitif: *«Mention très bien. Autrement dit: efficace et malin.»* Les trois dialogues qui suivent (un par identité du polyschizoïdique ex-entrepreneur de presse) permettent à Marc Lamunière de répondre à des questions aussi incisives que *«Êtes-vous déjà harcelé par les médias?»* ou *«On a l'impression que le patriarche que vous êtes bénéficie en écrivant d'une seconde jeunesse?»* (3)

Décidément, les grands coups de langue sur les chaussures vernies résonnent dans les couloirs du grand-quotidien-suisse-ratatiné-en-grand-quotidien-des-Vaudois. Tous les lecteurs attendent, sans impatience, la publication d'un ouvrage de Michel Caspary avec cette question brûlante sur les lèvres: «Mais qui donc en dira tout le bien qu'il faut en penser?»

J.-E. M.

(1) Jean-Louis Kuffer, «Marc Lacaze pratique l'art du conte avec la délectation d'un épicurien», in *24 Heures*, 18 juin 1996.

(2) Michel Caspary, «Jean-Louis Kuffer redonne vie aux âmes en mal de confidence», in *24 Heures*, 3 juin 1999, 312 cm².

(3) Michel Caspary, «Trois signatures, un homme», in *24 Heures*, 5 février 2000.

Le chameau rote (2)

Burb!

ET la chèvre broute. On dirait que c'est la lune, ce soir. Il y a plein de cumulus dans le ciel, comme à la Migros. À ce propos, savez-vous ce qui distingue les produits M-Budget des autres articles du géant orangé? Ils sont bon marché, certes. Mais on ne sait jamais ni où, ni comment ils sont fabriqués; on peut cependant être sûr qu'ils ne sont pas «bio» (vive la ligne M-antibio!). Et ils sont produits à la chaîne, par des gens forcés d'économiser sur leur budget à cause des salaires qui leur sont payés. Admirable invention! Les employés (et surtout les employées) se voient forcés, à cause du niveau de leurs revenus, d'acheter des produits qui sont bon marché parce qu'ils sont mal payés pour les produire. Esprit du capital à but social, es-tu là?

Que de belles choses déjà apprises en début de cette année! On savait que l'or se récolte à la sueur de travailleurs exploités–qui n'a vu les photos de Salgado?–, mais l'on ne savait pas qu'il y fallait aussi du poison: les poissons du Danube n'en sont pas encore revenus. On savait que l'Autriche avait une vieille tradition d'extrême droite, mais l'on ne savait pas que l'extrême droite suisse prenait ouvertement ses idées chez Pinochet: l'UDC, via le nœud papillon de Martin Ebner, propose de privatiser l'AVS selon le modèle chilien. Et si on exportait Ebner à Londres pour quelques mois? Personne ne viendrait le réclamer… On savait les patrons arrogants, l'on ne savait pas à quel point ils peuvent être veules. La campagne de gags sur les fonctionnaires fédéraux des copains de la maison Denner, en vue de la votation du 12 mars sur le délai de traitement des initiatives, publiée en long et en large dans *Le Temps* notamment, ne commerce pas dans le détail: les fonctionnaires arrivent en retard et partent avant l'heure, ils dorment au bureau, etc. Curieux jugements sans appel de patrons qui accroissent leur fortune grâce au travail sur appel…

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb!

Le recueil publié sous la direction de Jean-Louis Flandrin et Jane Cobbi, *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, est un peu hétéroclite, mais bourré de choses intéressantes: les Romains, le saviez-vous, assaisonnaient leur nourriture au garum, produit à partir de viscères de poisson fermentés; la parenté avec le nuocmam vietnamien est évidente. Louis XVI se faisait servir, pour des repas très ordinaires, 78 plats. Le peuple n'a plus de pain? Qu'il mange de la brioche! Chez zeanzacques, en 1763, on pouvait manger une soupe, un bouilli de bœuf et de veau, du chou, des navets et des carottes, du porc froid, de la truite en gelée et «un petit plat que j'ai oublié»: c'est la confession d'un convive de Rousseau.

À propos de navets–le légume et pas le film à sketches sur la fête des vignerons, ni le dernier Tanner– savez-vous qu'ils se marient à merveille avec la truffe? Il suffit de les blanchir brièvement, de les couper en rondelles et de les faire cuire au four avec de la crème et de la truffe que votre cochon favori aura été déterrer dans un de vos coins secrets.

Mais revenons au chameau, qui rend philosophe. Sartre, suspends ton vol: j'arrive. La contingence est une notion hautement philosophique, comme la continence. Et si être incontinent est gênant (surtout en société), être incontingent peut aussi l'être. Oh! yeah, oyez.

«Or donc il advint qu'Eude de Montvraicon, fils de la belle de Cadix, voulut introduire les normes de qualité dans la chevalerie. Il fit venir le preux Iso 9001, qui lui expliqua en long et en large, et en détail, ce qu'il fallait faire pour cela. Ils dressèrent ensemble une longue liste des différents actes qu'ils devaient pouvoir expliciter de manière à atteindre les divines normes: ainsi, ils décrivirent par le menu les différentes phases du viol, du meurtre, du pillage, des exactions diverses et variées qui étaient leur pain quotidien. Eude, son cheval, son chien et ses amis purent ainsi, après un laborieux travail bureaucratique, être certifiés Iso. Les paysans assassinés et les paysannes violées ne purent que s'en réjouir: chaque acte était consigné, expliqué, normé. Les violences et les pillages étaient de qualité. Mais un jour il arriva qu'Eude, son cheval, son chien et ses amis, oublièrent un des actes consignés, le numéro 1267b ("l'écorchage se fait du haut en bas, avec un couteau rouillé"). C'était un acte de détail, une broutille, contingente en quelque sorte. Mais, dans le feu de l'action, tout à leurs violences et à leurs brutalités, ils avaient écorché avec un couteau neuf que le chien avait volé et rapporté. Dénoncés, ils perdirent leur label de qualité. Eude de Montvraicon ne s'en remit jamais, dit-on.»

La morale de cette histoire? C'est dans le détail que se niche la qualité, c'est à la niche que se loge le chien: le chien est donc un détail.

C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie.

J.-P. T.

Jean-Louis Flandrin & Jane Cobbi
Tables d'hier, tables d'ailleurs.
Histoire et ethnologie du repas
Odile Jacob, 1999, 497 p., Frs 52.70

Musique

Je préférerais répondre à une question plus passionnante

Interview du saxophoniste Gilles Torrent (suite)

Photo: L. Santoro

Gilles Torrent à Lausanne, mai 1997.

– Dans le n° de décembre de *Viva La Musica* (journal de l'A.M.R), vous souhaitez l'arrivée d'une prochaine déferlante, sans laquelle «le jazz authentique va disparaître.» Qu'entendez-vous par jazz authentique?

– Nous vivons une époque très portée vers les métissages en tous sens, souvent effectués à des fins purement commerciales, pour créer des modes musicales aussi artificielles qu'éphémères. Le défilé de ces *nouveautés* permet à l'industrie du son de vendre des *produits* à une cadence accélérée. Cet essor euphorique est comparable à celui qu'on peut observer actuellement dans le domaine des technologies nouvelles, soit une course effrénée à la vente des gadgets dernier cri.

Le jazz est né au début du XXe siècle d'un mélange des cultures noire et blanche nord-américaines. Dans un premier temps, les Afro-américains ont associé des éléments résiduels de musique africaine à des formes populaires (chants religieux, chants folkloriques, fanfares) de la musique blanche. Puis, au cours des décennies, le jazz s'est enrichi peu à peu de concepts d'origines diverses (musiques classique et contemporaine européennes, musiques afro-latines, musiques méditerranéennes et orientales, retour aux racines africaines), les intégrant avec une incomparable habileté, qui lui a permis de conserver une identité esthétique.

Donc, au-delà des diverses tendances stylistiques, on peut discerner des caractéristiques constantes qui, de par leur présence systématique, définissent d'elles-mêmes ce qu'est la musique de jazz. Je relèverai les points suivants, qui me paraissent essentiels:

• La permanence d'une pulsation rythmique vive, fluide, légère, souple, qui peut être répétitive ou non, explicite ou sous-jacente.

• Une souplesse particulière dans l'imbrication des différentes voix ou parties d'orchestre.

• La large part donnée à l'improvisation.

• L'exploitation de la multiplicité des timbres sonores d'un instrument ou de la voix.

• La recherche de culminations paroxystiques incluant l'utilisation du cri.

• Un parcours évolutif de la musique qui, partie de structures simples, est allée vers des concepts élargis, extrêmement complexes et libertaires, en développant un jeu collectif de plus en plus acrobatique et excitant par ses prises de risques.

• Le refus de la part des musiciens de faire des concessions à buts mercantiles.

À ce propos, je choisirai et commenterai deux exemples d'hybrides couramment répandus:

1. Les fusions *jazz pop* et *jazz funk*: dans ce cas, le jazz doit faire machine arrière pour s'adapter aux structures pop limitatives et pesantes. Ces courants tendent à récupérer l'oiseau échappé que représente le jazz pour le mettre dans la cage étriquée et peut-être fatale de la musique pop.

2. La musique improvisée à l'européenne: ce courant s'inspire du jazz quant à l'importance donnée à l'improvisation, mais en oubliant généralement la pulsation.

Propos recueillis par L. S.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Troisième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme abattu par balles a été découvert à Pully, sur la route du lac. L'inspecteur Potterat, de la Sûreté vaudoise, et le stagiaire Not, de la police criminelle zurichoise, mènent l'enquête.

Pully, dimanche 5 septembre 1937, 4 h

La police vaudoise n'avait alors qu'une seule voiture, qui ne sortait que dans les grandes occasions, c'est-à-dire surtout pour les déplacements de Jean Bauffe, le chef du Département. Nous aurions dû aller à pied faute de tramways, mais nous pûmes descendre à Pully avec l'ambulance et le médecin légiste. Potterat, la surprise de la nouvelle passée, avait déjà une opinion formelle sur le cas :

– C'est un crime crapuleux, tu vas voir. Un vigneron de Pully, avec ses habits du dimanche, a voulu jouer les marioles à la rue de la Tour ou au café du Cerf, et il s'est fait suivre et détrousser par un de nos petits voyous, pas. On va faire le tour des maquereaux, et on le retrouvera vite fait. Banale affaire, comme toujours. Ici, c'est le calme plat, je te dis !

Les ambulanciers retournèrent le corps, le médecin mit ses gants et me tendit ce qu'il trouvait.

– C'est étrange, son portefeuille contient encore huitante francs suisses et mille francs français, chuchotai-je à l'oreille de Potterat avec, je l'avoue, un malin plaisir.

Mon collègue renifla et passa le dos de la main dans sa moustache, ce qui pouvait indiquer plusieurs choses : soit il commençait à avoir soif, soit il souhaitait qu'on parle d'autre chose. Parfois les deux à la fois.

– Alors c'est une histoire d'étrangers. Un chenil pareil. Ça expliquerait tout, trouva-t-il à dire.

– Son passeport est au nom de Hermann Eberhardt, commerçant, né le premier mars 1899 à Troppau, habitant à Komatau.

– C'est en Suisse allemande ?

Potterat craignait le piège.

– Non, en Tchécoslovaquie (1)… soupirai-je, déjà lassé de ses obsessions.

– La Tchécoslavie, où que c'est, ça ? Avec tous ces nouveaux pays, on sait plus où on en est. Tiens, toute la géographie que j'ai apprise à l'école, elle me sert plus à rien, pas. J'ai même essayé, à la fin de la guerre, pendant la Conférence de la Paix, d'apprendre les noms. Je m'en souviens d'un : c'était l'Arménie. Tu sais quoi ? C'est jamais devenu un pays. Alors, tu vois, la géographie, pour moi… Et pis d'abord, arrête de noter tout ce que je dis dans ton calepin, ça sert à rien et ça m'énerve !

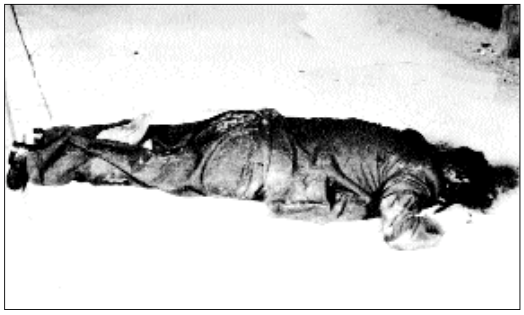
Comment pouvait-il être aussi bête ? Comment un tel abruti pouvait-il avoir atteint le grade d'inspecteur de police ? Ces questions restaient pour moi sans réponse.

Le reste de l'inventaire fut vite dressé : un billet Paris-Vallorbe-Lausanne-Martigny, utilisé jusqu'à Lausanne, un autre billet Paris-Reims transpercé d'une balle mais apparemment non-validé, deux tickets du funiculaire Lausanne-Ouchy datant du jour, seule la descente ayant été utilisée, des timbres français, un crayon, un stylo, un mouchoir à carreaux rouges et une montre-bracelet arrêtée à 9h50.

Le médecin-légiste grelottait dans sa blouse blanche, mais n'aurait pour rien au monde dérogé à la règle de l'uniforme. Il ne fallait pas salir, pas mettre des traces ; il nous avait d'ailleurs interdit de toucher nous-mêmes au cadavre. Avant qu'il eût ouvert la bouche, sa grimace nous signifia que c'était de la vilaine besogne :

– À première vue, c'est un vrai tire-pipes. Il y a au moins une demi-douzaine d'impacts de balles sur le côté gauche. Les vêtements sont brûlés, ce qui indique que les coups ont été tirés de très près, mais pas de conclusions précipitées, comme aimait à dire mon maître Rodolphe Reiss. On verra demain, après l'autopsie.

Il y eut quelques éclairs de magnésium lorsque l'assistant photographia le trottoir. Nous aidâmes à embarquer le cadavre dans l'ambulance. Au sol, une silhouette de craie le remplaçait. Il ne nous restait plus qu'à enregistrer la déposition du seul témoin, le représentant en chocolats Dumoulin, qui nous complimenta lourdement pour notre rapidité, ironie ou habitude de commerçant, je ne sus dire.



Une des photos prises par la police dans la nuit du 4 septembre 1937.

Sur le chemin du retour, je tentai de résumer la situation. Un voyageur d'Europe centrale, selon toute apparence ; venant de France et s'apprêtant à y retourner, semblait-il ; qui avait probablement passé une partie de la journée dans la ville ; dont la vie s'était peut-être terminée peu avant dix heures ; abattu à bout portant, par quelqu'un qui se serait tenu sur sa gauche. Tout était clair. Il ne restait que quelques détails à régler, presque insignifiants : qui avait tué Hermann Eberhardt ? pourquoi l'avait-on trucidé ?

Sans rire le moins du monde, l'inspecteur Potterat ajouta :

– Et surtout, charrette ! la vraie question, pas : pour quelle raison est-il venu mourir chez nous, à Pully ?

Sûreté, dimanche 5 septembre 1937, 7h30

La porte de la Sûreté vaudoise s'ornait de heurtoirs en forme de têtes de lions, la gueule prête à mordre la main du visiteur. Je ne remarquai vraiment ces fauves de bronze que ce dimanche matin où nous rentrâmes des bords du lac. Tous les inspecteurs disponibles avaient été réunis pour élucider le «crime de Chamblandes», puisque c'est ainsi qu'on allait désigner l'affaire désormais. Devant la gravité des faits, le chef s'était senti obligé de revenir des manœuvres pour quelques heures. Les mains accrochées à son baudrier, il nous mit en condition :

– Messieurs, l'heure est grave. Les mouvements de troupes ont commencé. Rouge va attaquer Bleu dans le secteur Arrissoules-Combremont-le-Petit cet après-midi vers mille cinq cents. Méfiez-vous : cette attaque sur Payerne est une diversion. Il va chercher à contrôler le défilé de Vaulruz.

Silence total dans le bureau.

– Bon, je suis attendu à l'État-major : il faut faire vite. Mais pas de précipitation, nous ne devons rien négliger. Depuis hier, nous recevons en nos murs un personnage hors du commun, c'est un très grand héros, un militaire couvert de gloire. Il restera quelques jours dans notre région, c'est un honneur immense qu'il nous fait, et sa sécurité devra être assurée à cent pour cent. Pas d'incident, surtout pas d'incident. Alors, ce meurtre ? Je vous écoute !

Le commandant Bataillard fronça les sourcils et plissa les paupières pour s'allumer une cigarette, les mains en coque autour de l'allumette. Bonhomme, Potterat fit d'abord un portrait parlé de la victime, selon les principes de la criminologie tels qu'il les avait appris. Il était manifestement fatigué, mais encore de bonne humeur :

– C'est un homme de 80 kilos, cheveux bruns, grisonnants, nez juif, figure rasée, mains fines, féminines, habits froissés mais de bonne coupe, neufs. Bon, moi, je dis : ça ne peut pas être un meurtre intéressé, puisqu'on a retrouvé le portefeuille intact, donc c'est un crime passionnel, compliqué d'une histoire d'étrangers dans un hôtel. Un commerçant de passage a joué les jolis cœurs auprès d'une voyageuse, pas. Le mari s'est vu les cornes, et pan-pan ! Clair comme de l'eau de roche. Ne vous faites pas de souci pour Pétain, patron !

Bataillard tiqua de cette familiarité, et j'appris ainsi –ce que j'étais apparemment seul à ignorer– que nous attendions à Lausanne le vainqueur de Verdun. Je pris la parole ensuite comme convenu pour présenter les constatations que nous avions pu faire :

– L'emplacement des blessures suggère la position suivante : la victime était à droite, l'assassin à gauche. Si le tir a eu lieu dans un véhicule, le meurtrier doit être gaucher : il serait impossible de tenir l'arme de la main droite pour fusiller ainsi son voisin. Une vraie boucherie : plusieurs coups dans le dos, un coup isolé a été tiré sous l'oreille gauche, cette blessure a moins saigné que les autres. Le nombre de douilles trouvées sur le lieu de la découverte ne correspond pas au nombre des impacts : la victime n'a donc pas été tuée sur place, mais transportée. Les deux douilles ont pu tomber lors de l'ouverture de la portière. Les traces de sang indiquent que le corps a été tiré sur le trottoir. Avant l'issue fatale, il y a eu lutte, Eberhardt a arraché une mèche de cheveux gris ; des cheveux assez longs, une femme sans doute. Voilà.

Courte pause. Nous attendions.

– C'est une vengeance, lâcha le commandant Bataillard sans que sa cigarette ne tressaille entre ses lèvres. Un : le cadavre a été laissé au vu de tous, pas de tentative pour le camoufler. Le but est évident, il faut faire peur à quelqu'un. Deux : l'exécution est évidente. La balle sous l'oreille a été tirée après les autres, c'est le coup de grâce. Cet homme a été victime d'un châtiment. Et il a probablement identifié ses agresseurs et tenté de se défendre.

Potterat tenta maladroitement de contredire son supérieur :

– Mais non, chef, vous rêvez. Vous dites ça parce que vous espérez une belle affaire. On n'a jamais vu ça chez nous ! Pourquoi pas des espions pendant que vous y êtes ?

– Les espions, on en a déjà croisé, et même passablement pendant la dernière guerre : l'aventurier français Bolo Pacha, qui espionnait pour le Kaiser ici même, au Beau-Rivage ; les vénizélistes qui suivaient le roi Constantin de Grèce dans les stations de tourisme ; les républicains irlandais qui complotaient avec les nationalistes égyptiens ; l'assassinat du bolchévique Vorovsky à l'hôtel Cecil ; et cet agent allemand, qui fut tué en montagne par le Britannique Ashenden et son complice le général mexicain Pompillo de Montezuma (2). Où est-ce que tous ces gens ont sévi ? Ici, en Suisse, sous vos yeux ! Potterat, vous avez décidément la mémoire courte. Nous sommes menacés en permanence, je vous l'affirme !

– Imaginez que le tueur… essaya de placer Potterat.

– Non ! (Le commandant Bataillard ne le laissait même pas finir ses phrases.) Il n'y a pas un, mais au moins deux tueurs. La position des blessures indique un meurtre dans la voiture. Il y avait nécessairement un chauffeur en plus du tireur. Qu'a donné la fouille du cadavre ?

Je dressai l'inventaire des objets découverts, billets de train et de funiculaire, stylo, mouchoir, montre-bracelet.

– Nous avons encore trouvé quelques écrits : des billets portant diverses adresses à l'étranger, une feuille avec quelques heures inscrites, probablement pour un train, une publication hollandaise et un journal russe, *Les dernières nouvelles*, édition du 4 septembre. C'est un des journaux édités à Paris par les émigrés qui ont fui après la révolution.

– Des Russes, rouges ou blancs, c'est pas bon signe, ça nous annonce du chenil, ronchonna Potterat.

L'inspecteur Mury annonça la découverte des pièces de l'arme : un chargeur de Walther 7,65 venait d'être ramassé avenue de Montchoisi par un ouvrier deux heures plus tôt, avec six balles identiques aux douilles retrouvées sur place. L'avenue en question se situant dans le prolongement de l'avenue de Chamblandes en direction du centre de Lausanne, nous pouvions supposer que les assassins avaient cherché à se débarrasser de l'arme du crime pendant leur fuite, mais cette précaution ne cadrait pas avec l'absence de toute discrétion avec laquelle le cadavre avait été laissé au bord d'une route. Le commandant releva un autre détail étrange : quelqu'un avait démonté l'automatique, puisque la culasse avait été découverte sur la route de Chamblandes.

(à suivre)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

(1) Aujourd'hui Opava (63 601 hab.) et Chomutov (53 000 hab.), en République tchèque. *(N.d.T.)*

(2) Ces différentes affaires d'espionnage ont effectivement défrayé la chronique dans l'entre-deux-guerres, particulièrement le meurtre de Vorovsky par un Suisse ayant dû fuir la révolution soviétique. En octobre 1923, le procès de l'assassin, répercuté dans toute l'Europe, se conclut par un acquittement. Le cas de l'agent Ashenden a été traité en détail par Somerset Maugham, puis, à sa suite et sur l'écran, par Alfred Hitchcock *himself*. *(N.d.T.)*